

souffrant, à juste raison, de prendre quand même le parti de Jacques.

Elle aussi ne pouvait s'expliquer la faiblesse de bonne maman pour ce méchant homme.

— Elle y avait réfléchi bien souvent sans pouvoir résoudre ce problème.

Savinia se tenait sur ses gardes, prête à repousser toute tentative pour la rapprocher de Jacques Brémond.

Quant à accepter plus longtemps les bienfaits de cette pauvre maman Virieu, elle s'y refusait en son âme et conscience.

Mais plus elle se creusait la cervelle pour trouver une idée productive, un filon de travail, plus elle reconnaissait son impuissance.

La destinée l'avait transportée de Nice à Paris, sans aucune relation de parenté ni d'amitié.

Personne, en dehors de cette pauvre femme de ménage, ne s'intéressait à elle. La mère Virieu vait beau lui affirmer, avec un grand air de conviction, qu'elle connaissait une mine inépuisable d'argent et qu'elle y puiserait à volonté, Savinia ne prenait pas au sérieux cette déclaration qu'elle croyait inventée pour les besoins de la cause.

Elle en arrivait à se reprocher de n'avoir pas conservé une partie de l'indemnité de Piédro Ramez.

A quoi avait servi cet argent ? à satisfaire l'insatiable passion du joueur : il s'était fondu en quelques soirées dans le brasier de l'enfer parisien.

Et résonnant comme une mère qui ne pense qu'à l'avenir de son enfant :

— Ces vingt mille francs, se disait-elle, étaient bien à moi. En me les donnant, le Brésilien s'épargnait toute responsabilité devant la justice.

Pourtant, au premier moment, elle avait dédaigné cette petite fortune, comme un outrage.

Elle n'y songeait jamais sans se rappeler avec quelle âpreté Jacques en prenant possession, malgré elle, du portefeuille bourré de billets de banque, s'était écrié, avant de l'entraîner hors de la villa du millionnaire :

« Que cet argent vienne de Dieu ou du diable, il vous mettra à l'abri du besoin ! »

Et cela sous les yeux du hideux nain qui servait Piédro Ramez !

Comment n'avait-elle pas reconnu dans cet acte, dans ces paroles à double tranchant, et le manque de probité de Jacques et son peu de confiance en elle.

Et, repassant tous ces événements, elle en arrivait à cette conclusion : « Ce n'est pas seulement pour moi qu'il s'est enfin décidé à tenter ma délivrance ; ce qui l'attirait à Nice, c'était la route de Monte-Carlo ! Cet homme est incapable d'amour. Son désir d'argent a tout brûlé en lui, jusqu'aux sentiments qui font encore vibrer les âmes basses des scélérats avérés. »

Telles étaient les dispositions d'esprit de Savinia lorsque Césarine, étant revenue de sa promenade avec Lolo, endormie dans ses bras, lui posa cette question :

— Savez-vous d'où j'arrive, ma belle ?

L'émotion qui faisait trembler sa voix fit tout comprendre à Savinia.

Prête à la défensive, elle répondit :

— J'ai peur de le deviner, pauvre bonne-maman.

— Eh bien oui, mon enfant, et je suis bien heureuse. Si vous l'aviez vu embrasser sa petite fille, vous en auriez pleuré d'attendrissement. Il l'admire, en est fier. Ah ! il ne s'attendait pas à la trouver si belle, si bien portante, et...

— En effet, interrompit Savinia, il ne pouvait s'y attendre après tous les tourments qu'il me fait subir.

La Cassajou sentit, au ton de Savinia, qu'une rancune impitoyable lui dictait ses paroles.

— Pourtant, dit-elle, s'il venait vous demander pardon, s'humilier à vos pieds, vous réclamer sa part d'amour pour son enfant ?...

— Lui ! il est bien trop orgueilleux.

— Eh bien ! je mettrais ma main au feu qu'il viendra lui-même, sans que nous le lui demandions.

— Alors, c'est qu'un intérêt tout personnel l'amènera. Ah ! si j'avais quelque gros héritage à espérer, il n'hésiterait pas à faire cette démarche. C'est un comédien de première force. Il a manqué sa vocation ; il aurait dû monter sur les planches. Il y jouerait encore mieux le rôle de traître que celui de l'amoureux !

— Vous êtes bien dure, Savinia ! fit observer la Rassajou.

— Je ne suis que juste. Il faut être aveugle comme vous, chère bonne-maman, pour croire cet homme capable de repentir. Cet homme n'a point d'âme ! Dieu lui a donné l'intelligence, et il ne l'emploie que pour le mal. Ces natures-là sont les plus dangereuses.

— S'il venait, pourtant, lui refuseriez-vous d'embrasser son enfant ?

— Non ; mais je lui dirais tout ce que je pense, et il ne reviendrait plus. Epargnez-moi cette nouvelle épreuve. Dites-lui que tout est rompu, que je le hais, que je le méprise !

— Une jolie commission que vous me donnez là !

Césarine, égarée par son amour maternel, était sur le point de se fâcher ; mais elle se contint, par crainte de faire sentir le prix de ses bienfaits.

Lolo se réveilla fort à propos pour interrompre ce pénible entretien.

Césarine s'était assise près de la fenêtre, guettant le mouvement de la rue.

Elle regrettait sa démarche.

— Pourvu que Jacques ne m'ait pas suivie ! se disait-elle. Le moment serait mal choisi. J'aurais dû attendre. Elle lui en veut encore, il y a de quoi, assurément. Cela s'arrangera avec le temps.

Avec le temps... et l'argent. Savinia n'y voyait que trop clair : si Jacques revenait jamais à elle, ce serait encore par intérêt personnel, poussé par l'appât d'un gain facile, d'une nouvelle proie à saisir.

Césarine rentra chez son fils avec sa longue figure de mauvais jours.

Elle le trouva installé à son bureau et écrivant.

Il ne lui adressa pas quatre paroles dans toute la journée ; mais, le soir, il lui dit soudain :

— J'ai réfléchi, la mère ; avant de prendre une détermination... aussi grave... pour mon avenir... il importe que vous m'accordiez toute votre confiance. Êtes-vous si sûre que cela de la dame riche à qui vous avez rendu le fameux service en question ?

— Oui, monsieur Jacques, répondit avec fermeté la Rassajou.

— Vous m'avouerez que voilà une histoire des plus étranges. Pour apprécier la valeur de votre affirmation, il me faudrait être un peu plus documenté.

Elle n'avait pas prévu cet interrogatoire.

Elle commençait à regretter son imprudence.

— Je ne puis, dit-elle, vous faire aucune révélation sur la nature du service que j'ai rendu à cette dame. Il s'agit d'un secret....

— D'un secret de famille ! interrompit-il.

— Pas précisément, balbutia-t-elle.

— Vous me stupéfiez, à la fin ! Le rôle étrange que vous jouez ici me pousse, dans ma situation toute particulière, à supposer que vous êtes l'émissaire de quelqu'un... de quelqu'un qui veut bien s'intéresser à moi.

Il fallait mentir ou tout révéler.

Césarine se décida immédiatement pour le mensonge.

— La dame sur laquelle je compte, dit-elle, ne vous connaît nullement. Si, comme je l'espère, elle consent à faire un gros sacrifice d'argent en ma faveur, elle ne m'en demandera même pas le motif.

— Mais c'est de la folie ! Vous êtes hallucinée, la mère à moins que...

Il s'arrêta sur ce dernier mot.

Il craignait de faire une fausse manœuvre.

Son plan était d'ailleurs tout tracé ; il le suivrait d'un bout à l'autre, sans précipitation, pour arriver à la vérité.

Ce plan consistait à se réconcilier avec Savinia et à suivre les agissements de la mère Virieu, qu'il ferait filer au besoin par une agence de renseignements.

Ses idées s'étaient quelque peu modifiées. Il avait éprouvé un plaisir réel, inattendu, à embrasser sa fille. Une certaine tendresse s'éveillait dans son cœur.

Et si, vraiment, la mère Virieu arrivait à tirer cent mille francs de sa mystérieuse bienfaitrice, la vie du père de famille lui semblerait très supportable. A cette fortune se joindrait bientôt l'héritage de la comtesse de Fallière ; dans ces conditions, on ne manquerait de rien, surtout en province.

Il se raccrochait à ces espérances avec la foi du joueur qui compte sur le hasard.

— Voilà de beaux projets, ma bonne femme, dit-il ; mais êtes-vous sûre que Savinia ne me garde pas rancune ? Consentira-t-elle...

— Cela dépend de vous, monsieur Jacques.

— De moi ! Que faut-il faire ?

— Ah ! dame, il sera indispensable de reconnaître vos torts avant de les réparer.

Il fronça les sourcils,

— Ce sont ses conditions ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Je le suppose.

— Alors, ce sont les vôtres ?...

Comme mère, elle eût pu répondre affirmativement ; mais elle n'était, auprès de son fils, qu'une domestique et il lui était interdit de sortir de son rôle, sous peine de s'aliéner Mme Petiot, en laquelle elle mettait son dernier espoir.

— C'est, dit-elle, un simple conseil que je vous donne ; suivez-le et vous vous en trouverez bien.

Il baissa la tête et garda le silence un long moment.

Puis, avec un effort :

— Donnez-moi l'adresse de Savinia, j'irai la voir demain matin.

— Est-ce bien sûre ?

— Oui, la mère, et si tout réussit à notre souhait, eh bien, vous n'aurez pas à vous en repentir.